

À propos du réformisme de Godbout

Jacques Lazure

Volume 1, numéro 1, mars 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazure, J. (1976). À propos du réformisme de Godbout. *Lettres québécoises*, 1(1), 28–29.

À PROPOS DU RÉFORMISME DE GODBOUT

Le dernier ouvrage de Jacques Godbout s'intitule: *Le Réformiste. Textes tranquilles*. Au Québec, présentement, il n'est pas si facile qu'on le pense de se déclarer réformiste, du moins dans le sens que lui donne Godbout. On s'expose à toutes sortes d'incompréhensions, de sarcasmes et de vilains coups. Demandez-le, par exemple, à Pierre Vadeboncoeur: il vous en parlera avec aise et abondance, lui que Godbout, sans doute, ne se ferait pas faute de qualifier aussi de réformiste.

Presque inévitablement, Godbout le réformiste ou le réformiste selon Godbout est pris entre deux feux. Dans son dos, l'arrière-garde québécoise (tapie dans le secret, elle adore cette position de repli et de sécurité!) le ridiculise, lui fait des grimaces et sort de temps en temps de sa cachette pour lui donner des crocs-en-jambe ou même le botter au derrière. Tout cela, au fond, parce qu'elle en a peur! Si elle ne le réalise pas clairement, du moins soupçonne-t-elle vaguement que ce genre de réformiste est aux antipodes de ce qu'elle attend d'un promoteur de "réformes". Pour l'arrière-garde, le "vrai" réformiste n'est et ne doit être en définitive qu'un "réformeur", prêt tout au plus à proposer et à effectuer quelques "réformes" ici et là, du type de celles qu'on trouve facilement dans la loi 22.

Tandis que le réformiste de Godbout, même s'il n'est "le révolutionnaire de personne", demeure toutefois un authentique révolutionnaire. Il choisit de transformer radicalement la société québécoise en l'aiguillant vers un nouveau modèle social de teneur substantiellement différente de celle qui a prévalu jusqu'à maintenant. Et c'est pour cela que l'arrière-garde du Québec redoute ce réformiste et tend à en neutraliser la pensée et l'action. Elle brandit alors l'oriflamme de la "troisième force" et tente de rallier autour d'elle les éléments conservateurs et insatisfaits d'un Québec en débandade. Éternel

retour d'un autonomisme de droite qui n'en finit plus de se chercher une cause, de se construire une définition et un programme et de galvaniser des troupes éparées autour de "self-made" leaders!

Face à lui, le réformiste à la Godbout rencontre des adversaires peut-être encore plus implacables, sinon plus malfaisants, qui le méprisent, lui crient des injures et refusent de reconnaître l'efficacité de son action. L'avant-garde québécoise met, sans aucune distinction, tous les réformistes dans le même sac. Dès qu'elle entend le simple mot "réformisme", elle se raidit automatiquement et perd tout pouvoir de discrimination et tout sens de nuances. C'est comme si ses facultés s'obnubilaient provisoirement, s'arrêtaient même de fonctionner pour un certain temps. Pour elle, tout réformiste n'est qu'un "droitiste" masqué! Elle l'identifie toujours à un ennemi du changement social, à une personne qui, au fond, ne possède d'autre intérêt que de maintenir la substance de la société québécoise dans son statu quo. L'avant-garde du Québec dénie toute dimension révolutionnaire à quelque réformiste que ce soit.

C'est à ce point précis que Godbout se sépare de plusieurs sectaires de la gauche. D'après lui, le vrai réformiste peut choisir un jour la révolution. Seulement, "il n'annonce pas très haut, pendant les longues années qui peuvent précéder une conjoncture, de quel côté de la barricade on le trouvera". En somme, "c'est celui qui accepte, avec volupté, de nager à contre-courant de tous les dogmatismes." Cela, l'avant-garde québécoise ne le pardonne pas aisément à Godbout et à son réformiste. Car elle se nourrit abondamment, elle, de diverses formes de dogmatisme. À ses yeux, on ne peut être révolutionnaire qu'en dehors et au-dessus de tout réformisme, c'est-à-dire, concrètement, que dans la ligne pure de l'orthodoxie marxiste ou léniniste ou stalinienne ou maoïste ou trotskyste ou malthussérienne ou

poulantzasiennne ou que sais-je encore. C'est une autre version, cette fois dite "scientifique" et "matérialiste", de l'ancien adage: "Hors de l'Église point de salut" que le catholicisme québécois nous a servi naguère à tant de sauces!

À mon humble avis, il y a, dans toute cette affaire, confusion entre l'ordre des fins à poursuivre, des idéaux à faire valoir et celui des moyens concrets à prendre, des instruments "conjuncturels" à utiliser pour y parvenir. Quelqu'un peut très bien, par ses objectifs, rechercher une modification profonde, jusque dans ses bases mêmes, de la société au sein de laquelle il se débat et en même temps, sur le plan plus terre-à-terre de la stratégie et de la tactique, en venir à choisir des terrains d'action, des plans de combat et des armes offensives qui impliquent une lutte patiente et progressive, menée certes avec vigueur et détermination, mais en tenant compte des limites de circonstances et des nécessités de temps et d'espace. Dans ce cas-là, on est en présence d'un réformiste révolutionnaire, si paradoxal que paraisse à première vue l'accouplement de ces deux termes.

Pour faire oeuvre révolutionnaire, on n'a pas nécessairement besoin de poser des bombes à droite et à gauche, d'entreprendre des activités de guérilla ou de renverser militairement un régime économique et politique au moyen d'un coup d'État rapide et spectaculaire. Le penser reviendrait à tenir un concept de révolution dont la portée serait souvent anachronique, univoque et restrictive. Il est bien entendu, par ailleurs, qu'à l'encontre de plusieurs personnes, je ne nie pas le caractère fréquemment utile, parfois même impérieux, d'actions violentes en vue de procéder à la destruction d'un ordre établi et à l'édification d'une nouvelle société. Tout ce que je veux souligner, c'est qu'on ne doit pas réduire le concept de révolution à un tel type d'action subversive, ni à une seule école de pensée si féconde soit-elle en ana-

lyses sociologiques ou en programmes d'action.

Le réformiste révolutionnaire qui, à travers ses démarches plus ou moins lentes et ses réussites plus ou moins partielles, n'en continue pas moins à désirer des changements sociaux d'ordre majeur et à se battre avec acharnement pour l'instauration d'une société tout à fait autre, est loin de correspondre à l'image du réformiste simplement "réformeur" qui, lui, se contente finalement du modèle de la société dans laquelle il vit et en accepte les structures principales aussi bien que les valeurs fondamentales, même si de temps à autre il est favorable à ce qu'elle subisse par-ci par-là quelques modifications mineures à ses rouages essentiels. Ce genre de réformiste laisse intacts les grands objectifs de la société où il s'incorpore; il ne recherche pas de fins proprement révolutionnaires. Il ne fait que s'accommoder et s'adapter tant bien que mal, sous la pression constante des événements, aux contraintes sociales qui menacent sa destinée.

C'est à cause d'une confusion entre ces deux sortes de réformiste: le réformiste révolutionnaire et le réformiste uniquement "réformeur" que l'avant-garde québécoise en arrive ainsi à vilipender et à rejeter du revers de la main tout individu ou groupe social, dès qu'il se dénomme lui-même réformiste ou qu'on le juge tel, indépendamment de l'orientation et de la qualité de son réformisme. Le réformiste, quel qu'il soit, se fait alors accuser par l'avant-garde de trahir le dogme de la révolution!

Dans cet état de choses où le simple mot "réformiste" possède de la sorte une haute densité péjorative, Godbout a peut-être eu tort objectivement de l'employer quand même. Il s'exposait à des méprises sérieuses et à des rebuffades faciles. Mais je soupçonne fortement Godbout le réformiste de l'avoir fait exprès, d'avoir délibérément provoqué la gauche québécoise. Connaissant son indépendance d'esprit et sa propension à se dégager cavalièrement de toute étreinte mythique ou symbolique qui voudrait l'emprisonner, on est en droit de penser qu'il a systématiquement utilisé le terme "réformiste" pour le faire éclater et lui conférer une signification plus large et plus riche. Que l'avant-garde

aille paître: c'est elle qui s'enserme dans le corset d'une terminologie et d'une idéologie de chapelle! En cela, je crois que Godbout a parfaitement raison.

En définissant son réformisme comme une nage à contre-courant de tous les dogmatismes, Godbout touche à une corde sensible de la conscience collective québécoise. Le dogmatisme, dans sa structure mentale dure comme l'acier et dans son intolérance d'Inquisition, fait partie de l'héritage culturel qu'a légué au Québec la forme sclérosée du catholicisme d'antan. Ce n'est pas par hasard, d'ailleurs, que Godbout, dans plusieurs de ses textes, pourfend l'Église catholique du Québec et dénonce avec virulence son emprise sur les esprits et sur les coeurs. L'âpre combat mené par Godbout en faveur de la laïcité dans les institutions québécoises, et plus particulièrement à l'intérieur du système scolaire, va également dans le même sens. Laïcité alors veut dire liberté d'esprit, tolérance positive, démocratie effective, détachement de tout dogmatisme.

L'orthodoxie romaine la plus stricte et la plus farouche a présidé au destin de notre collectivité au moins durant une centaine d'années. Elle n'a pas pu ne pas façonner de manière appréciable l'inconscient collectif du Québec. Il en ressent encore du désir d'absolu, une exigence de pureté théorique et un besoin de s'inféoder à des maîtres et à des écoles de pensée. Cette tendance dogmatiste se manifeste assez fréquemment, justement dans les milieux avant-gardistes québécois. Le thomisme d'autrefois, par lequel on jurait à propos de tout et de rien et qui servait à résoudre à peu près tous les problèmes, s'y métamorphose en marxisme, dont l'acceptation devient obligatoire et inconditionnelle. Le "crois ou meurs" retentit encore sur la scène québécoise, même s'il revêt des formes nouvelles et plus appropriées aux modes contemporaines.

Au Québec, le dogmatisme ne provient pas uniquement de l'influence du catholicisme. Il s'est aussi alimenté grandement de notre statut séculaire et conquis et de semi-colonisés. On n'a qu'à se reporter aux études pénétrantes de Franz Fanon pour s'en convaincre immédiatement. Il n'y a rien de plus efficace qu'une condition persis-

tante de dépendance économique, culturelle et politique pour permettre à une Église de faire passer à ses fidèles sujets son message d'intransigeance doctrinale. Ces deux influences — la religieuse et la socio-politique — se sont conjuguées pour structurer petit à petit une mentalité autoritaire, un cadre de pensée rigide et réfractaire à tout corps étranger. À ce point, le dogmatisme voisine de très près avec la xénophobie, toutes d'eux d'ailleurs expressions jumelles d'un fort sentiment d'insécurité et d'une absence criante d'un sens d'identité personnelle et collective.

Redonnons aux Québécois un projet global de vie autonome et responsable, au sein d'une société qui se possède et qui détermine elle-même les grandes lignes directrices de son développement quantitatif et qualitatif, et vous verrez graduellement le dogmatisme fondre comme glace au soleil et laisser place à des modèles de société plus souples et plus originaux, qui sourdent vraiment des profondeurs de notre être collectif et qui respectent le mieux possible ses besoins comme ses aspirations propres. En ce sens, la phrase écrite par Godbout dès décembre 1961 et reproduite dans son dernier ouvrage: "Aujourd'hui laïcité et indépendance sont les mamelles des intellectuels" possède toujours sa pleine valeur.

Les combats de Godbout se déroulent sur plusieurs fronts à la fois et ses "textes tranquilles" perturbent l'atmosphère dans maints secteurs de la vie québécoise. Il nous donne l'exemple d'une polyvalence que se refuse le dogmatique ou qui lui échappe malheureusement. À ceux qui rejetteraient ses textes avec morgue parce que leur contenu serait déjà de la "vieille histoire" emballée dans une forme foncièrement sentimentale où le coeur s'engage autant que l'esprit, on n'a pratiquement d'autre choix que de rétorquer: précisément ces textes valent avant tout par l'attitude ouverte qui s'en dégage, par la conviction à la fois généreuse et lucide qui les anime, par leur sens résolument critique et révolutionnaire même s'ils ne s'articulent pas à un schéma de révolution fabriqué en Europe. Des réformistes de la sorte, on en voudrait à foison au Québec!

Jacques Lazure